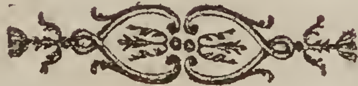
COUP-D'ŒIL

SUR

L'INFLUENCE

A ESPÉRER DES ÉTABLISSEMENS D'HOFWYL, quant au perfectionnement de l'INDUSTRIE ET DES MŒURS,

PAR Mr. GAUTERON.



A PARIS,
chez J. J. PASCHOUD, Libraire,
et à GENÈVE,
chez le même Imprimeur-Libraire.

COUP-D'ŒIL

SUR

L'INFLUENCE A ESPÉRER DES ETABLISSEMENS D'HOFWYL, quant au perfectionnement de L'INDUSTRIE ET DES MŒURS.

ENTRE les hommes éclairés, qui vivent au milieu du peuple des villes et des campagnes, ou qui se trouvent, par la nature de leurs occupations et de leurs devoirs, fréquemment en rapport avec lui, il n'y a que des observateurs superficiels ou des cœurs dépourvus de sensibilité, qui n'aient souvent et amèrement gémi de ses erreurs sur les objets, où il lui importe le plus d'avoir des idées claires et des principes fixes. Où est l'agriculteur philantrope dont les réflexions ne se soient portées péniblement sur l'absurdité et la ténacité des préventions qui se sont jusqu'ici opposées au perfectionnement du premier des arts? Où est l'ami des hommes, qui ne se soit *senti touché du sort du peuple malade dans les cam-*

pagnes, où il périt misérablement par la disette des secours utiles, et la multitude des mauvaises directions? J'emprunte ici les expressions du bienfaisant et immortel Tissot, dans la préface de son *Avis au peuple.* Où est l'ame élevée et généreuse, que n'aient jamais affligée l'odieux égoïsme, la cruelle et rongeante envie, toutes les passions viles et haineuses, qui versent, jusques sur le bas peuple, leurs poisons meurtriers avec une funeste abondance, à mesure que leurs ravages deviennent plus affreux et plus universels dans les rangs supérieurs?

Le perfectionnement de l'humanité est une chose si désirable, qu'il a dans tous les âges occupé de bons esprits; mais il a jusqu'ici rencontré, des obstacles si puissans, une telle énergie, une telle complication de résistance, que, dès que l'on en parle, on se voit relégué, même par les hommes les plus honnêtes et les plus sages, parmi les citoyens de la république de Platon, ou les personnages fantastiques des rêves du bon Abbé de Saint Pierre. Hélas! c'est une si déplorable histoire que celle des crimes et des misères humaines, que ceux-là même qui rêvent un meilleur avenir n'usent de ce privilège qu'à la faveur d'une sorte d'exil

volontaire de leurs pensées, dans un monde idéal, dont leur ame sentant le besoin ne revient qu'à regret, pour se traîner sur les humiliantes réalités de la vie.

Cependant le perfectionnement des hommes ne sauroit être démontré impossible. Quelle que doive en être l'époque et le lieu, il est au contraire rendu probable par tout ce que l'Intelligence première nous laisse entrevoir de son essence, par ce qui nous est connu de la nôtre, par les progrès incontestable des lumières, heureux présage de celui des vertus, quand l'orgueil et toutes les passions qu'il fait naître ne contrarieront plus la fructueuse et universelle application des connoissances.

Hoc opus, hic labor est.

Une instruction appropriée aux besoins du peuple; des notions simplifiées, mais exactes, du peu qu'il doit savoir; des notions suffisantes aux arts qu'il professe, au maintien de sa santé, à ses devoirs et à ses mœurs; des notions, que l'*habitude des actes* lui rende comme sensibles, en leur donnant un corps et une existence réelle, voilà, ce me semble, les élémens nécessaires de son perfectionnement et de

l'amélioration de son sort. Qu'il soit bien régi, et rendu capable de suivre les bonnes directions, voilà ce que desirent vivement tous les hommes doués d'une sensibilité mâle, qui ont vu de près son état de dégradation et de misère.

Cette instruction ne lui sera point donnée par les livres. Où sont les livres assez clairs et assez simples, dans l'état actuel des connoissances de la grande masse du peuple? Ceux même qui écrivent pour lui supposent presque toujours une habitude d'attention, de réflexion, un développement, une liaison d'idées, que les gens du peuple n'ont point : le défaut, chez eux, de ces qualités, est un écueil, contre lequel il est déjà si difficile de ne point échouer, même dans l'instruction orale la mieux entendue! Y eut-il des livres élémentaires adaptés aux besoins du peuple, il n'a généralement aucune habitude de lire : il y a au contraire cette répugnance que nous éprouvons tous pour les choses, que nous ne faisons qu'avec peine et mal, répugnance qui croîtra comme les difficultés qui naissent des différens sujets dont on voudroit l'occuper. Mais admettons qu'il lise : lira-t-il bien et avec fruit? Mettons, par exemple, entre les mains d'un de

nos paysans les plus sensés, le meilleur traité d'agriculture, le système le plus simple et le mieux adapté à la culture de ses terres : sera-t-il fort disposé, je ne dis pas à l'admettre, mais à l'essayer dans ce qui contrarie ses habitudes? S'il l'essaie, tiendra-t-il compte de toutes les circonstances, dont la réunion doit déterminer le succès, ou dont l'absence, ne fût-ce que d'une seule, peut suffire pour l'empêcher? Le résultat de ses épreuves mal faites sera presque toujours de le confirmer dans la foi qu'il accorde par préférence à ses erreurs; et ainsi la paresse et la vanité, amies de l'aveugle routine, auront affermi leur empire par cela même qui devoit le détruire.

L'instruction du peuple ne sera pas non plus le résultat immédiat des associations d'hommes éclairés, qui, sous les noms divers de sociétés d'agriculture, d'arts, d'encouragement, d'émulation, de mœurs, etc. sont censées avoir pour but essentiel l'amélioration de son sort. Je cite en preuve son état actuel, malgré la multitude des établissemens de ce genre. Depuis que l'on agite des questions d'un intérêt général, que l'on a ouvert des concours et distribué des prix à tant de bons ouvrages en tout genre, les arts utiles, l'agriculture en

particulier, les mœurs, les hommes, devroient avoir gagné plus qu'ils ne l'ont fait, si cette amélioration pouvoit résulter directement de la discussion et de l'établissement des principes.

Toutes les sociétés savantes sont, comme la plupart des livres, hors de la portée du peuple; et celui-ci n'est pas non plus trop bien à leur portée. Il y a entr'elles et lui un mur de séparation, qui, d'un côté comme de l'autre, est rarement franchi. Les hommes instruits, qui savent sortir de leur cabinet, et observer les gens du peuple dans le minutieux détail de leur manière d'être, ne sont pas le plus grand nombre : il y a dans cette recherche de quoi dégoûter et la délicatesse et l'indolence. Ceux-là sont bien plus rares encore, qui, ayant le courage de renoncer à leurs habitudes, à celles-là même qui remplissent les plus doux momens de leur vie, savent, sous l'habit d'un artisan ou d'un manœuvre, étudier les hommes du peuple, en se mettant à leur niveau, afin de les voir tels qu'ils sont réellement, tels qu'ils se montrent à leurs égaux, à leurs inférieurs, car ici encore se retrouvent les gradations des rangs. Aussi ne faut-il pas s'étonner, si avec les meilleures intentions, tant d'hommes de mérite n'ont point su entrer

dans les vrais besoins du peuples, et lui inspirent plus d'éloignement et de crainte, que de confiance, quand ils veulent s'occuper de lui. On a déjà bâti tant de systèmes, fait tant d'expériences désastreuses *in anima vili* (celles de la médecine ne sont pas les seules) qu'il est tout naturel que le peuple se défie de tous ceux qui s'annoncent comme ses réformateurs.

Loin de moi la pensée de contester l'utilité et les bonnes intentions des sociétés d'arts, de sciences et de mœurs. Il faudroit être bien aveugle ou bien injuste pour ne pas reconnoître tout ce qu'elles ont fait de bien. Mais afin de populariser leurs bienfaits, de les rendre aussi utiles qu'elles méritent de l'être, d'établir des rapports plus intimes entr'elles et ce peuple qu'elles se proposent de rendre plus heureux en l'éclairant sur ses vrais intérêts, il faudroit que ces sociétés spéculatives devinssent en même temps des écoles expérimentales, où la théorie et la pratique, se prêtant des secours mutuels, parleroient aux oreilles du peuple le langage persuasif de la conviction, en offrant à ses yeux une suite de faits et de résultats démonstratifs. Or c'est sous ce point de vue que se présentent les établissemens agricoles d'Hofwyl, qui font marcher de front les pré-

ceptes et les exemples, ordonnent bien les choses dont ils s'occupent, forment des hommes capables de reproduire ailleurs une si belle ordonnance, et réunissent ainsi les principes et les faits, qui préparent à une agriculture perfectionnée tous les secours des arts qui s'y rapportent, des sciences qui lui donneront un nouvel éclat, des mœurs, dont ses succès peuvent et doivent faciliter le retour.

Institut des agriculteurs riches.

C'est une belle pensée, digne de l'homme de génie qui l'a conçue, que celle d'un institut ouvert aux jeunes gens, auxquels une fortune aisée et la sagèsse de leurs parens permettroient de fournir la carrière agricole dans son étendue. Jusques à lui, on n'a point assez généralement senti ce qu'il prouve avec tant d'honneur pour lui-même, c'est que l'agriculture est une science vaste, reposant sur des principcs fixes, qui se lie aux plus belles connoissances, à beaucoup d'arts utiles, sans exclure les arts agréables, qui peut, au contraire, recevoir un nouveau lustre des charmes que ceux-ci prêtent à tous les états de la vie, et leur donner à eux-mêmes une valeur plus grande, en les associant à l'art le *plus productif de toute espèce de bonheur.*

C'est un avantage qui a manqué jusqu'ici aux sociétés policées, que ces académies rurales, où en même temps que l'esprit s'orne de connoissances relevées, et se familiarise avec les arts mécaniques ou libéraux, que le cœur se forme, au sein de la nature et d'une société bien réglée, à l'amour et à l'habitude de toutes les vertus, le corps développe, augmente et conserve ses forces, en s'exerçant à manier les divers instrumens aratoires, et apprenant à l'esprit à bien juger de leur emploi, comme à en perfectionner et honorer l'usage. Une telle éducation réunissant les bienfaits de celle des villes et de celle des champs, ne laissera déplacés nulle part ceux qui l'auront reçue. Leur jugement se fortifiera des avantages de l'une et de l'autre : les facultés de leur esprit pourront se développer, sans que leur corps s'énerve, sans que leur cœur se corrompe. La même main sachant diriger la plume et la charrue, celle-ci seroit plus généralement respectée et plus habilement conduite. Le goût de la vie champêtre deviendroit plus commun : plus de riches apprendroient à chercher dans l'activité honorable des champs, ce bonheur que leur refuse la dissipation et le luxe; leurs entreprises feroient

circuler utilement de grands capitaux, répandroient autour d'eux, ainsi que leurs exemples, l'industrie, les mœurs, l'aisance et le doux sentiment d'une félicité, qu'ils doubleroient pour eux-mêmes, quand ils ne seroient pas seuls à en jouir.

Dans des écoles destinées à augmenter le nombre des riches de cette espèce, on verroit se former, non-seulement des agriculteurs philosophes, mais aussi des juges vertueux, des administrateurs intégres, familiarisés avec les besoins du peuple, dont les habitudes ne leur seroient point étrangères. On en verroit sortir de dignes magistrats, des guerriers humains et généreux attachés à leur patrie par tout le bonheur qu'ils répandroient dans leur terre natale, après l'avoir reçu de ses institutions bienfaisantes; et notre âge encore y trouveroit, au besoin, des Camilles, des Cincinnatus, des Catons.

Institut pour les enfans pauvres.

Il y a moins de riches que de pauvres. Les humbles livrées de l'indigence et d'une étroite médiocrité, plus souvent que les habits fastueux, recèlent des germes de talens et de vertus. Les classes inférieures ont fourni dans

tous les genres un grand nombre d'hommes célèbres. Le génie a su franchir les obstacles, et se dégager des entraves qui comprimoient son essor : que ne feroit-il point, s'il étoit mieux secondé ! Que de talens demeurent enfouis ! que de vertus sans développement et sans exercice ! que de trésors perdus pour la patrie et pour l'humanité ! que de vices, qui n'ont dû leur existence qu'à de mauvaises institutions ! que de misères accumulées, qu'on auroit pu prévenir !.... Le fondateur d'Hofwyl a vu de près le peuple, ses besoins, ses défauts, les vertus dont il est susceptible : l'avilissement même de ces malheureux, qui sont aussi des hommes, a touché son ame sensible. En dépit des obstacles, il s'est senti le courage de tracer une route nouvelle, qui, en faisant remonter les plus dignes au rang d'où le vice de nos institutions les a fait descendre, pût préparer et faciliter le retour du grand nombre sur la voie de travaux plus utiles et de mœurs plus pures.

Oui, je le comprends, *sa voix et son regard s'animent, quand il parle avec espérance de son institut des pauvres, de cette école d'industrie selon son cœur,* où il formeroit à la sagesse *les enfans de son adop-*

tion, arrachés par ses soins à la misère et au vice ! Je le bénis d'avoir conçu, nourri, mis au jour une si bienfaisante pensée, de la poursuivre avec toute la chaleur de son ame : je l'admire lorsqu'il en prépare la réalisation avec toute la mesure de la sagesse, toute la persévérance d'un grand caractère. Quelle nouvelle classe d'agriculteurs sortira d'un établissement si bien conçu ! Quelle suite instructive d'expériences offerte à ces jeunes élèves, qui, mettant à leurs travaux l'intérêt du plus légitime amour-propre, en prépareront les succès avec toute l'ardeur de leur âge, en étudieront les résultats avec la sagacité d'un esprit exercé à la réflexion, libre de préjugés, formé par l'exemple et par une longue habitude à la recherche de tout ce qui est vrai, utile et bon ! Quelle heureuse réunion de la théorie et de la pratique du premier des arts ! Quelle utile et vivifiante lumière l'une doit prêter à l'autre ! Qu'il est précieux cet accord de la tête qui conçoit et de la main qui exécute ! Que d'observations, jusqu'ici perdues, qui seront recueillies ! Que de découvertes utiles, quelle universalité, quelle intensité de perfectionnement n'en résulteront point ! Quelle source d'attention, d'ordre, de travail, de zèle !

Quelle école de réflexion, de combinaison, de persévérance sage vers un but unique! Quelle énergie, donnée aux caractères; mais de cette énergie toujours prête à fléchir devant la vérité! Quelle émulation généreuse, étrangère à l'envie! .... La carrière est aussi vaste que celle de la vertu: chacun y avance par les progrès d'autrui comme par les siens propres.

Supposons encore, ainsi que cela est dans ce bel établissement, l'exercice journalier des arts mécaniques qui sont en relation plus directe et plus continuelle avec l'agriculture. Imaginons de semblables institutions pour les arts utiles principalement exercés dans les villes: Quels heureux résultats ne seroit-il point permis d'en attendre pour le perfectionnement général de ces arts, et l'amélioration des mœurs de ceux qui les pratiqueront à l'avenir! Le philosophe apprécie l'importance de ce dernier avantage sous plus d'un rapport. Quels hommes fourniroient de telles écoles dirigées, inspectées selon les principes de celles d'Hofwyl! Quelle pépinière d'instituteurs moraux et suffisamment éclairés pour les bas peuples des villes et des campagnes! de bons fonctionnaires pour les places inférieures, de

ces hommes dont la disette est si péniblement sentie par les administrateurs qui comptent leurs devoirs et le bonheur de leurs administrés pour quelque chose !

Ainsi le gouvernement, qui voudroit proportionner aux vrais besoins l'instruction si misérablement dirigée de la multitude, lui créer enfin des mœurs et des vertus, pourroit, en assurant aux instituteurs des moyens suffisans d'existence, obtenir, pour soigner l'éducation des enfans du peuple, non des pédans infatués de leur présomptueuse ignorance, ou avilis par le sentiment de leur nullité, qui se mêlent d'expliquer ce qu'ils ne comprennent point, de prescrire ce qu'ils ne font pas eux-mêmes, d'enseigner ce qu'ils ignorent, mais des hommes de sens, toujours disposés à s'instruire; des hommes de caractère et de courage habitués à envisager les difficultés, à les vaincre, à ne point calculer les fatigues, quand il est question de remplir un devoir.

Si des instituts calqués sur de tels principes, pouvoient devenir suffisamment nombreux dans une même contrée; si, demeurant unis par la communauté de vues et d'intérêts, ne cherchant tous que la vérité et le bonheur des élèves, ils se communiquoient les résultats de

leurs expériences et de leurs efforts, se prêtoient des secours réciproques, se facilitoient ainsi des succès plus étendus, quels progrès n'en devroit-on pas espérer dans l'application usuelle des connoissances ! si des fêtes agricoles d'un caractère simple et auguste rendoient sensibles à tous la bonté des préceptes et l'utilité des pratiques ; si ces *réunions d'une solennité efficace* étoient accompagnées de récompenses nationales accordées aux progrès du travail, de l'industrie et des bonnes mœurs (récompenses honorifiques dans l'opinion qu'il faudroit créer, et en même temps pécuniaires pour ceux à qui les bornes de leur fortune rendroient de tels secours désirables); si la préférence pour divers emplois devenoit une conséquence nécessaire de distinctions légitimement obtenues, quels puissans encouragemens n'en résulteroit-il pas pour la classe des cultivateurs ! si d'autres institutions, préparant de dignes fonctionnaires de toute classe, si des lois dictées par le même esprit, coordonnées aux mêmes fins, tendoient efficacement à l'exécution d'un plan vaste et généreux, (on conçoit qu'il faudroit ici un grand ensemble, dont toutes les parties seroient déterminées par un but essentiellement religieux et moral) quelle révolution

consolante ne verroit-on point se faire successivement, et sans secousses, dans la pratique de l'agriculture et des arts, dans les mœurs de ceux qui s'en occupent et de la société qui subsiste par leurs bienfaits, dans la félicité individuelle et la prospérité générale du peuple, qu'une administration paternelle acheminerait par une si belle voie à sa régénération ! Quoique, sortant de la marche commune, de tels succès ne sont nullement impossibles ; mais il faudroit les vouloir, les préparer par des méditations profondes, par un choix réfléchi des premiers coopérateurs, les poursuivre, les fixer par la constante harmonie, la persévérance raisonnée des principes moteurs.

Oh ! quelle gloire à acquérir par ceux qui influent sur la destinée des peuples ! Procurer aux hommes une plus grande somme de bonheur par des habitudes à-la-fois industrieuses et morales ; généraliser les bienfaits d'un travail sagement combiné, de l'ordre, de l'économie, de l'aisance ; créer des ressources pour l'indigence et le malheur ; prévenir, par d'utiles occupations, les abus de la prospérité ; enrichir l'état et le consolider, en multipliant le nombre de ses membres heureux par le bon emploi de leurs facultés et par des relations de bien-

veillance réciproque. Qui eut jamais à la gloire des titres aussi justes, aussi réels, aussi indestructibles que ceux que pourroient acquérir les auteurs d'institutions propres à préparer de si précieux résultats? Quelles victoires, quels miracles des arts, quelles découvertes dans les sciences, quels monumens de la puissance ou du génie pourroient leur être comparés?... On ignore jusqu'aux noms que les monarques de l'Egypte crurent immortaliser, en élevant d'orgueilleuses pyramides sur leurs tombeaux; mais on répète avec amour ceux des bienfaiteurs de l'humanité: qu'ils soient ou non gravés sur le marbre et l'airain, ils le sont dans les cœurs; tant qu'il y aura des êtres doués de sensibilité et d'intelligence, ils seront bénis et révérés.

Des circonstances tellement extraordinaires que l'histoire ne nous en rappelle pas de semblables, vont peut-être changer la face du monde. Toute l'Europe avoit pris une attitude guerrière; elle étoit devenue un vaste champ de carnage; elle est encore couverte de soldats; mais le génie d'un seul homme, toujours porté plus haut par les obstacles, est parvenu à soumettre à son irrésistible influence ces millions de bras armés, qui bientôt n'auront plus d'ennemis à vaincre. Que l'agriculture se perfec-

tionne donc pour offrir une belle et honorable retraite à ces légions invincibles. Qu'attirés par cet art conservateur, ennoblis par des succès jusques à nos jours inconnus, les militaires de tout grade puissent se délasser de leurs fatigues, en fertilisant les terres destinées à en devenir la récompense. Que familiarisés avec une discipline honorable, ils puissent, retrouvant dans de rustiques demeures quelque chose de leurs habitudes chéries, faire aux occupations de la vie champêtre une application créatrice de leur tactique meurtrière. Les soldats de Probus transplantèrent dans les Gaules les vignes de l'Italie : que ceux de Napoléon, après avoir été la terreur de l'Europe, en deviennent aussi les bienfaiteurs; qu'ils versent sur les campagnes, réjouies du soleil de la paix, toutes les bénédictions d'une agriculture perfectionnée; qu'ils y naturalisent cet esprit d'ordre, de courage et de constance qui les distinguoit dans les camps; qu'ils fécondent les prairies, multiplient les troupeaux, alignent les vignobles, couvrent des plus riches moissons les guérets illustrés ou défendus par leur valeur. Aussi humains après la victoire que redoutable dans les combats, qu'ils deviennent ainsi des exemples de mœurs et d'industrie, après avoir été

les modèles d'une patience et d'une bravoure également héroïques ?

La vaccine, de plus en plus répandue, va selon les calculs les plus vraisemblables procurer un accroissement sensible de population à tous les états, où son usage deviendra bientôt général. Ne seroit-ce ici qu'un moyen de multiplier des misérables, pour lesquels leur reproduction, leur conservation même seroient des causes de douleur plus réelles, à mesure qu'ils deviendroient plus nombreux ? Le sang humain ne circuleroit-il dans un plus grand nombre de canaux que pour être répandu avec une plus fatale abondance ? Pensons mieux de la Providence, qui a enrichi notre âge de cette belle découverte, et des gouvernemens qui en favorisent les progrès.

Toutefois, en cherchant aussi à répandre cette pratique salutaire, triste et inutile témoin des désordres et des funestes erreurs qui m'entourent, je n'ai pû m'empêcher de me dire plus d'une fois : « à quoi bon conserver et multiplier des êtres, destinés, pour le plus grand nombre, à l'avilissement et à la misère ? » Si la chose n'avoit dépendu que de mes desirs, j'eusse donné à la vaccine une influence morale : j'aurois voulu inoculer avec elle, l'amour de l'ordre

et de la sagesse. Mille graces vous soient rendues, généreux ami des hommes, dont le génie ne s'est point occupé sans succès à préparer cette vaccination morale ! Vous l'avez découvert, et vous ne vivez que pour le répandre cet heureux secret, auquel aspiroit mon cœur. Une sage répartition, un bon emploi des lumières, de bonnes habitudes formées par l'ascendant des bons principes et des bons exemples ; des écoles pratiques de mœurs, d'industrie et de persévérance, ouvertes à ceux dont les talens doivent influer sur la classe la plus nombreuse de la société, voilà vos élémens de régénération et de bonheur ! Qu'on les multiplie, qu'on les répande, qu'on s'occupe des besoins physiques et moraux du peuple des villes et des campagnes ! qu'on l'encourage à tous les arts utiles ! qu'on lui apprenne à fouiller avec une nouvelle énergie les entrailles de la terre ! qu'on la force à produire avec une abondance inconnue ! que ses dons multipliés par l'industrie se proportionnent aux progrès de la population qu'ils doivent nourrir ! . . . et nous pourrons nous réjouir de voir les hommes accrus en nombre, quand il nous sera permis d'espérer qu'ils croîtront aussi en sagesse, et par cela même en bonheur.

Ces projets philantropiques me ramènent vers l'heureuse contrée où ils ont été conçus et mis en exécution commençante, vers le sol de la liberté helvétique, la patrie des Guillaume Tell, des Melchtal, des de Flue. Leur courage, leur bonne foi, leur persévérance, leurs vertus jetèrent alors les premiers fondemens de la gloire et du bonheur de la moderne Helvétie. Avant de se dévouer à cette noble carrière, ces hommes, justement célèbres, avoient conduit la charrue, ou pris soin de leurs troupeaux : les champs furent la première école de leur indomptable vertu. Suisses, descendans de ces héros, votre réputation militaire ne peut, ni ne doit plus être votre premier titre à la renommée. Ce n'est plus que sous les drapeaux de Napoléon que vos enfans peuvent être conduits à la victoire. . . Ce qu'il demande essentiellement de vous, c'est que vous vous distinguiez par les arts de la paix, par les vertus agricoles et sociales, qui ont immortalisé vos aïeux. Ce sont là les lauriers qu'il vous invite à cueillir; c'est pour les naturaliser parmi vous qu'il s'est plu à conserver, à protéger vos formes républicaines, qui furent toujours amies des mœurs, du travail et de la loyauté. C'est en les cultivant que vous pouvez

vous montrer dignes de votre indépendance, offrir à votre auguste médiateur le juste prix de la paix qu'il vous a rendue, mettre en évidence les bienfaits de la constitution qu'il vous a donnée. Des hauteurs de l'Europe où vous êtes placés, vous pouvez présenter aux peuples, que gouverne ce grand monarque, des exemples dignes de votre ancienne célébrité, qui seront en même temps la plus noble expression de votre reconnoissance, et le garant le plus sûr de la stabilité de vos institutions. Si vous le voulez, votre pays va devenir le centre de l'instruction la plus nouvelle, et la plus digne de fixer l'attention du monde. La Providence, en vous rendant les douceurs de la paix qui avoit déserté même vos heureux cantons, a mis le comble à ses faveurs en plaçant au milieu de vous le sage propriétaire d'Hofwyl, dont les travaux et le génie, inspirés par l'amour du genre humain, ouvrent maintenant à sa patrie des sources intarissables de gloire et de félicité.

Il est doux de penser que ces vœux ne sont autre chose que le récit de ce qui doit arriver. Nous en avons pour garans le zèle des gouvernemens de la Suisse pour tout ce qui tend à améliorer le sort de leurs administrés ; et les divers établissemens d'utilité publique formés,

encouragés, multipliés par leurs soins; l'administration paternelle du canton de Berne, qui s'honore de compter Mr. Fellenberg parmi ses patriciens les plus distingués; l'expression solennelle de la reconnoissance du gouvernement prononcée par la bouche de son chef lors de la fête agricole du 23 mai; la protection qu'il s'est fait un devoir d'annoncer publiquement à cet agriculteur philosophe; l'honneur qui doit réjaillir sur le canton, d'une réalisation efficace de ces promesses; et le blâme que lui attireroit justement la conduite contraire; la crainte fondée de se voir prévenu par ce génie du siècle à qui rien ne sauroit échapper de ce qui porte un grand caractère; les nobles sentimens des Bernois, qui toujours surent, avec des moyens bornés, faire de grandes choses, la sagacité de leur coup-d'œil, leur desir constant de se montrer les pères de leur peuple. Toutes ces raisons, et d'autres encore, jointes à l'utilité des vues de Mr. Fellenberg, ne permettent guères de douter qu'elles ne soient prises dans la plus sérieuse considération, fortement secondées, et appliquées, sous sa direction, par les soins de l'administration centrale de la Suisse, à ses divers cantons, auxquels celui de Berne se plut dans tous les temps à donner de

généreux exemples. Le gouvernement de celui-ci, qui distribue fréquemment des sommes considérables en primes pour le plus beau bétail, ne peut manquer de sentir qu'il importe bien davantage de perfectionner le système complet de l'agriculture, en formant par des écoles pratiques des hommes capables d'en vivifier toutes les parties sur les divers points de son territoire. Tout ce qu'il fait pour la seule ville de Berne est d'ailleurs une preuve suffisante de l'étendue des ressources dont il est redevable à la bonne administration de ses finances, en même temps qu'un gage de ce qu'il peut et veut faire pour le bien général de ses ressortissans.

Ces conjectures fussent-elles des erreurs, les projets bienfaisans de Mr. F. doivent se réaliser un jour. Une entreprise du genre de la sienne, caractérisée par le plus rare désintéressement, n'est point de nature à demeurer méconnue et toujours négligée, doit-elle n'être pas aujourd'hui appréciée, et efficacément secondée par ceux qui y ont une vocation plus directe. Demeura-t-il seul pour un temps encore, rentrant en son cœur et se confiant en Dieu, il continueroit à faire ce que lui permettroient ses seules forces. On a vu ce que

cet *Apôtre de l'agriculture* a fait en huit années, luttant contre l'opinion plus péniblement encore que contre les difficultés matérielles : on doit pressentir ce qu'il sera dans la suite. Les hommes qu'il a formés, ses créations agricoles, indiquent la grandeur de ses vues et l'étendue des moyens qu'il a pour y atteindre. Les revenus croissans de son domaine, la comptabilité admirable qui distingue son administration, la renommée de ses succès, multiplieront ses ressources. Son industrie, sa courageuse persévérance, son génie sont d'ailleurs autant de mines inépuisables. La Providence ne laissera point imparfaite l'œuvre d'un homme qu'elle inspire : tôt ou tard, elle lui suscitera des collaborateurs assez puissans pour propager ses bienfaisans succès.

Mr. Fellenberg, travesti en artisan et en manouvrier, pour étudier, avec les vices et les erreurs du bas peuple, les moyens de remédier à ses misères, nous rappelle les missionnaires du christianisme partageant les austérités de la vie sauvage. L'ambition de la gloire conduisit le Czar Pierre dans les chantiers d'Amsterdam : l'amour de la vertu, le besoin d'améliorer le sort de l'humanité souffrante, ont déterminé les déguisemens de Mr. F., si étran-

gers à sa fortune ! Il n'a pas voulu être heureux seul avec sa famille et ses amis, au sein des doux loisirs de la vie champêtre, cultivant pour lui et pour les siens, les arts, les sciences et les lettres, qu'il aime et qu'il honore. Vous le blâmez, vous calomniez jusques à ses intentions, indignes égoïstes ! une telle vertu écrit en traits de feu votre condamnation..... C'est à vous à faire triompher sa cause, ames tendres, généreuses ! Il pouvoit être couché sur des roses, s'amollir dans les voluptés, s'endurcir aux misères d'autrui : il n'eût manqué ni de modèles, ni d'imitateurs ; mais il se sentoit pressé d'offrir de plus dignes exemples...... Qu'est-ce que la charité chrétienne, si ce n'est point le sentiment qui l'inspire !....

Pauvres, malheureux, et foibles qu'on oublie, parce qu'on se détourne à l'aspect du hideux tableau de vos douleurs ! classe laborieuse et nourricière des hommes, trop souvent avilie par le découragement et les vices, qu'un rayon de la vérité vous éclaire !... et vos vœux les plus ardens seront pour les succès de cet homme de bien : l'amélioration de votre sort est l'un des élémens les plus indispensables du bonheur qu'il desire.

Riches et puissans, pressez-vous sur les pas

de cet homme énergique ! . . . . La gloire n'est pure, la félicité n'est complète et immortelle, que là où il vous les montre. C'est là le seul point de contact entre la gloire humaine et la gloire de Dieu, entre la félicité de la terre et cnlle du ciel : c'est dans l'amour, le soulagement, le bonheur des êtres sensibles que l'une et l'autre se confondent.



On trouve chez J. J. PASCHOUD, *Impr. Libr. à Genève.*

Almanach du cultivateur du Léman, par C. L. M. Lullin, in-8, 1 fr. 20 c.

Lettre de M. Ch. Pictet, sur les établissemens de M. Fellenberg, et spécialement sur l'Ecole des pauvres à Hofwyl, in-8, fig. 75 c.

Agrostologia Helvetica, definitionem descriptionem que Graminum et plantarum eis affinium in Helvetia sponte nascentium complectens. Auctore J. Gaudin, 2 vol. in-8, imprimés sur beau papier, 12 fr.

L'Art de faire le pain, et observations théoriques et pratiques sur l'analyse et la synthèse du froment, et sur la manière la plus avantageuse de préparer un pain léger, précédées de quelques recherches sur l'origine et les maladies du blé, par Edlin, trad. de l'angl. par M. Peschier, doc. méd. de plusieurs sociétés savantes, in-8, 1811, 2 fr. 50 c.

Des associations rurales pour la fabrication du lait, connnes en Suisse sous le nom de *Fruitières*, par Ch. Lullin de Genève, in-8, fig. 1811, 2 fr.

Cours d'agriculture anglaise, avec les développemens utiles aux agriculteurs du continent, par Ch. Pictet, de Genève, 10 vol. in-8, avec fig. 1810, 50 fr.

Rapport à Son Ex. le Landamman et à la Diète des dix-neuf Cantons de la Suisse, sur les établissemens de M. Fellenberg, à Hofwyl, par MM. *Heer*, Landamman de Glaris; *Crud de Genthod*, du canton de Vaud; *Meyer*, curé à Wangen, canton de Lucerne; *Tobler* de l'Au, du canton de Zurich; *Hankler*, juge au Tribunal d'appel du canton de Lucerne, in-8, fig. 1808, 2 fr.

Météorologie pratique, à l'usage de tous les hommes, et surtout des cultivateurs, par J. Senebier, membre de diverses académies, corresp. de l'Inst. Nat. vol. in-16, papier fin, 2 fr. 50 c.

Vues relatives à l'Agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner, par Em. Fellenberg, trad. de l'allem. et enrichi de notes par M. Ch. Pictet, in-8, 1808, 1 fr. 80 c.

Histoire des Conferves d'eau douce, contenant leurs différens modes de reproduction, et la description de leurs espèces, avec des observations nouvelles sur la multiplication des Tremelles et des Ulves, par J. P. Vaucher, prof. à l'acad. de Genève, membre de

la Société des arts et de celle d'histoire naturelle et de physique de la même ville, vol. in-4, 17 pl. 15 fr.

Instruction pratique sur la carie ou pourri des blés, et sur les moyens de combattre ce fléau, extraite de l'ouvrage de M. Benedict Prévost, par Ch. Lullin, in-8, 60 c.

Physiologie végétale, contenant une description anatomique des organes des plantes, par J. Senebier, bibliothécaire de Genève, membre de diverses Académies et Sociétés savantes, corresp. de l'Institut, 5 v. in-8, faisant 2150 pag. beau papier, 21 fr.

Traité des assolemens, ou de l'art d'établir les rotations de récoltes, par Ch. Pictet de Genève, in-8, 3 fr.

Prairies (des) artificielles d'été et d'hiver, de la nourriture des brebis, et de l'amélioration d'une ferme dans les environs de Genève, par C. L. M. Lullin, du Comité d'Agriculture de cette ville, 1 vol. in-8 de 450 pages, 5 fr.

Traité des engrais, tiré des différens rapports faits au Département d'Agriculture d'Angleterre, avec des notes, suivi de la traduction du *Mémoire de Kirwan sur les engrais*, et de l'*Exposition des principaux termes chimiques employés dans cet ouvrage*; par M. Maurice, Maire de la ville de Genève, Secr. de la Soc. des Arts de la même ville, Associé et Corr. de div. Soc. vol. in-8 de 500 pages environ, 2.e édit., revue, corrigée et augmentée, 3 fr.

Quelques détails sur la consommation de la luzerne en vert, et Tableau d'un assolement de douze ans, par M. Ch. Pictet, faisant suite à son Traité des assolemens, ou de l'Art d'établir les rotations de récolte, in-8, 1 fr, 25 c.

Faits et Observations sur la race des Mérinos d'Espagne à laine superfine et les croisemens, par Ch. Pictet, in-8, fig. 1 fr. 80 c.

Observations sur les Bêtes à laine dans les environs de Genève, pendant 20 ans, par C. L. M. Lullin, capit., vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Remèdes curatifs et préservatifs pour les maladies du bétail, vol. in-12. 2.e édition, 1803, 1 fr. 50 c.

Tableau de l'agriculture Toscane, par Simonde, vol. in-8, fig. 1801, 3 fr.

Principes raisonnés d'Agriculture, trad. de l'allem. d'A. Thaer, par E. V. B. Crud, 4 vol. in-4. figures. 40 fr. prix de souscription.